

Vagabon

ou scènes d'une survie ordinaire

Gérard Galès

Gérard Galès

Vagabon

Scènes d'une survie ordinaire

© Gérard Galès, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2435-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*

Le vent violent et latéral soulevait en permanence une poussière fine, opaque, poisseuse et jaunâtre qui s'agglutinait contre tout ce qu'elle frappait. La vitre blindée n'échappait pas à la règle.

D'indéfinissables débris portés par le vent s'accrochaient aux arêtes vives de fantomatiques squelettes de béton cellulaire sporadiquement entrevus à son travers. Que d'éphémères drapeaux claquant au vent durant quelques secondes, que de dérisoires étendards... Ils disparaissaient aussi vite qu'ils étaient apparus, se noyant dans l'épaisseur de l'air. Je soupirais. Derrière elle se disloquaient à perte de vue et en un mouvement perpétuel les vestiges d'une mégapole jadis orgueilleuse. Et pour la quatrième fois depuis mon pointage de 09 heures TU, il allait falloir que je déclenche la rotobrosse nettoiyante pour dégager cette satanée vitre de protection de la caméra externe.

L'intense luminosité de l'écran vidéo renforçait l'irréalité de ce « paysage », de cet unique et permanent « spectacle » vidéo que nous offrait la caméra de surveillance sur rotule 360° télécommandée du sas d'entrée. Le seul témoignage au travers de son œil de verre flanqué d'électronique de ce qui se passait là-haut... Chacun de nous, durant son tour de garde, avait ordre de scruter cette image en usant si nécessaire du joystick de recadrage et de la fonction zoom. À la recherche du moindre indice de vie à la surface d'un sol qui se situait désormais à plus de dix mètres au-dessus de nos têtes. Tâche que nous avions tous assumée de multiples fois depuis... Mais rien ne semblait avoir résisté à la monstrueuse gangrène chimico-bactériologique des derniers bombardements répertoriés. La seule présence humaine que consentait à montrer cette lucarne de verre était celle en transparence de nos propres visages. Le pâle reflet d'hommes

pour qui cette corvée quotidienne constituait un piètre remède à l'inactivité que nous imposait notre enfermement.

Durant ces longues heures de « contemplation », mon esprit décrochait souvent. Je me remémorais les événements tragiques qui nous avaient conduits ici. Je me souvenais avoir été ce brillant ingénieur en électronique, plein d'avenir et dont la promotion sociale ne faisait aucun doute. Mes amis me décrivaient comme un garçon plein de charme, plutôt grand et au teint assez pâle, avec des yeux verts pétillants, le cheveu châtain clair et le regard franc. J'étais pétri d'ambition et amoureux des femmes, mais je considérais mon statut de célibataire comme une vertu première à protéger de toutes forces. J'avancais donc ainsi dans la vie au pas de gymnastique, soignant mon look pour faire décontracté tout en restant sérieux, avec le souci de bien faire sans me préoccuper du reste du monde.

Par le hasard supposé de ma naissance, je vivais dans l'état de France, Etats-Unis d'Europe, et cela m'était bien égal. Jusqu'au jour où tout a commencé...

Dans toutes les villes principales de la Fédération, des gens se mirent à tomber comme des mouches dans la rue, pris de convulsions subites. En quelques minutes, ils étaient raides morts sans que l'on puisse établir l'origine de cette étrange épidémie. Les gens vivant dans les campagnes semblaient moins touchés. Le mal s'étalant presque exclusivement dans les Etats-Unis d'Europe, notre conseil gouvernemental général commença à soupçonner les Etats-Unis d'Amérasie d'avoir introduit en Europe une nouvelle maladie inconnue. Face au mutisme affiché par ces derniers, Nicolas Papaloqle, notre président auto proclamé à vie que nous surnommions plutôt PapaChoc en raison de ses méthodes réputées expéditives, répliqua en essayant d'introduire discrètement en Amérasie une bactérie détruisant en moins de vingt-quatre heures toutes les céréales se trouvant sur son passage. Mais l'opération fut démasquée par les services secrets amérasiens et rendue publique. L'information de cette « vengeance » se répandit alors comme une traînée de poudre au travers de la Toile, soulevant un tollé général dans le monde entier. Le gouvernement

amérasien cria au scandale et clama bien évidemment sur tous les médias audiovisuels qu'il n'aurait jamais eu recours à de tels procédés. Pourtant, peu de temps après, c'est un autre nouveau type de bactérie inconnue qui pollua nos rivières, rendant l'eau impropre à la consommation. Cette fois-ci c'est notre gouvernement qui cria au scandale, accusant, sans preuve, les amérasiens et les menaçant d'une déclaration de guerre. Beaucoup de gens, inquiets, se ruèrent dans les supermarchés pour faire des stocks de boissons et d'aliments stérilisés sous vide d'air ainsi que de conserves. Tout ce qui était frais ou cru devenait suspect et dangereux. La guerre éclata néanmoins.

Afin de se constituer une force de dissuasion, plusieurs états d'Europe, dont le nôtre, avaient racheté les stocks inutilisés d'engins nucléaires et chimiques qu'avait bradé un grand empire voisin lors de sa déconfiture politique. Mais un consortium de plusieurs présidents, dont Papachoc faisait partie, crut pouvoir mettre un terme au conflit en lançant sur l'Amérasie plusieurs missiles « dissuasifs ». Bien au contraire, cela ne servit qu'à déclencher une deuxième vague de riposte encore plus terrible que la première. Ce furent d'abord tous les systèmes tels que téléphones mobiles, réseaux informatiques publics et privés, transmissions télévisées et tous les satellites de surveillance et de communication qui cessèrent subitement de fonctionner. Dans la gigantesque panique qui s'ensuivit, une grande partie de la population choisit l'exil et s'enfuit par tous les moyens de transport possibles vers les États d'Europe qui n'avaient pas encore été frappés. Pour ma part, j'avais été réquisitionné par l'Etat pour tenter de remettre en service des systèmes électroniques de défense jugés essentiels. Et puis je n'avais aucun désir de fuir au hasard sur des routes inconnues... À cette époque-là je croyais encore qu'il pouvait y avoir une issue pacifique à ce conflit.

New-Paris, ma ville, est la plus grande mégapole des Etats-Unis d'Europe, bâtie il y a 2 décennies au nord de l'antique capitale lorsque cette dernière a inexorablement commencé à s'enfoncer dans le sol. Elle avait en effet été minée par les innombrables percements sauvages d'habitations souterraines qui y avaient été réalisés faute de place en surface. Depuis plus de vingt ans on ne construisait plus d'immeuble supérieur à 12 étages par

peur des attentats terroristes aériens. Transformée en un véritable gruyère, la vieille ville eut également à subir des infiltrations d'eaux souterraines qui la rendirent totalement insalubre et inhabitable. Dans New-Paris, tout creusement était donc sévèrement réglementé et il était en particulier strictement interdit de se créer un abri souterrain individuel. En conséquence l'état avait fait réaliser des abris collectifs pour chaque quartier ainsi que dans plusieurs autres grandes cités du pays, en prévision d'un éventuel conflit. Mais nous étions tous persuadés que nous n'en aurions jamais besoin... Ce que le président PapaChoc, tout comme nous tous, n'eut pas le temps de voir venir, ce fut la véritable pluie de bombes à destruction chimique qui s'abattit ensuite sur nous en une seule journée. La pollution rampante que ces bombes produisaient en explosant rendait l'air de plus en plus dangereusement irrespirable. Toute survie en surface allait désormais devenir impossible. La population encore présente dans New-Paris fut donc invitée à se mettre sous l'autorité des militaires afin qu'ils organisent la descente dans les abris les plus proches du lieu de résidence de chacun. Malgré ces mesures extrêmes, les politiciens et les militaires ne semblaient nullement inquiets du fait que l'air ne puisse plus se régénérer rapidement sans le secours des arbres et de la végétation, éléments vivants désormais détruits en grande partie. Les bombardements réciproques reprirent donc de plus belle, tandis que les multiples bactéries contenues dans l'atmosphère poursuivaient leur œuvre destructrice sur tous les éléments vivants qu'elles rencontraient et se reproduisaient sans frein. Les pluies acides parachevaient le travail, en rongant insidieusement la plupart des matériaux existant à la surface de la Terre...

Lorsque ces bombardements à destruction chimique commencèrent, je me trouvais loin de chez moi, requis pour aller réaliser une réparation de fortune sur le central électronique d'une banque nationale que le gouvernement tenait absolument à conserver en état de fonctionnement. Quand l'ordre général fut donné de rejoindre immédiatement les points CS (Centralisation Sécurité), je n'eus donc pas d'autre choix que de me greffer sur la liste des habitants de ce quartier car la police empêcha à partir de ce moment-là tout déplacement dans la ville. Nous fûmes emmenés par groupes d'une trentaine de personnes à bord de camions spécialement

équipés d'un système de protection contre les acides. Puis à son bord nous passâmes tous par le bloc de décontamination avant de descendre par un sas étanche dans l'abri souterrain qui nous avait été désigné. Nous étions alors beaucoup à penser que cela ne durerait que quelques jours. C'était il y a plusieurs mois déjà...

*

Je longuais lentement le couloir étroit et humide qui allait me ramener, comme chaque fois, vers le petit box individuel n° 7 que je partageais avec Edith, ma compagne de réclusion, lorsque je la vis venir à ma rencontre. Depuis que nous nous étions rencontrés au fond de ce trou, j'avais repris goût à la vie et je crois que c'était le cas pour elle aussi. Nous ne nous quittions que rarement et le temps consacré à mon tour de garde obligatoire était plus dur à vivre que notre situation d'enfermement. Elle m'embrassa tendrement sur la bouche et me prit le bras en se pelotonnant contre moi.

— Sami... Il me tardait d'être avec toi. J'ai... j'ai peur dans le noir.

Nous passâmes devant la salle de cuisine, où la ration du soir bouillonnait dans des marmites fumantes. C'était une petite pièce emplies de vapeur de cuisson et dont les murs étaient tout noircis, malgré l'extraction automatique qui vrombissait en continu. Le béton brut des murs, qui constituait le seul décor de notre abri, s'était ici recouvert de fines particules de graisses. Elles scintillaient parfois comme de minuscules étoiles sous l'éclairage vacillant que fournissait notre générateur. Puis nous traversâmes la salle principale, que nous appelions l'agora, lieu de vie collectif où, sous la lumière blafarde, plusieurs silhouettes humaines tentaient en cet instant de tromper leur ennui dans d'interminables jeux de société.

Le plafond haut et voûté projetait sur les murs l'ombre verticale de colonnes en béton. Ces barres noires délimitaient des espaces semblables à des écrans de cinéma où venaient danser nos compagnons en ombres chinoises. De petits murets en béton faisaient office de sièges, et une dizaine de personnes étaient là, appuyées sur de longues tables en bois, s'occupant à jouer aux échecs, aux dames ou aux cartes en discutant bruyamment. Un grand téléviseur posé sur un socle au milieu de la salle

était allumé en permanence mais ne diffusait rien, hormis une myriade de parasites semblables à de la neige. La lueur bleuâtre et froide de cet écran intensifiait encore plus l'aspect surréaliste de la scène. Nous longeâmes la pièce rapidement, après avoir échangé quelques bonjours laconiques.

Le vieux lit de fer grinça plaintivement lorsque je me répandis avec un soupir de soulagement sur le maigre matelas.

— C'est quand qu'on sort d'ici ? soupira Edith en peignant nerveusement sa longue chevelure.

Après un court instant de silence, elle ajouta :

— T'as vu quelque chose, aujourd'hui ?

Je hochai la tête négativement.

L'unique ampoule électrique de notre box s'alluma brusquement, révélant le joli visage d'Edith aux traits tirés par la fatigue.

— Tiens, il est huit heures, déjà ! dis-je uniquement pour rompre le silence.

Nous disposions en effet de deux heures d'alimentation électrique par tranche de vingt-quatre heures, fournie par notre résogénérateur. Celui-ci était capable de récupérer une partie de l'énergie transmise et de l'exploiter pour en recréer une plus grande quantité grâce à un multiplexage avec des éléments chimiques. Ces deux heures de « soleil » électrique nous permettaient aussi de ne pas perdre la notion du cycle jour/nuit...

Edith regardait fixement le mur grisâtre au-dessus du lit. Le béton humide commençait à se désagréger en poussière par endroits. L'absence de fenêtre contribuait à rendre l'atmosphère plus oppressante malgré le circuit général d'air pulsé qui communiquait entre tous les boxes. L'unique porte, même fermée, ne permettait pas d'étouffer le ronronnement constant des machines. Aussi la laissions-nous la plupart du temps ouverte, plus pour

agrandir l'espace que pour une utopique aération. Notre mobilier se réduisait à un placard métallique, une table et une chaise par personne comme dans tous les boxes. Mais j'avais réussi à bricoler quelques étagères soutenues par des briques de béton, abandonnées là lors de la construction de l'abri. Quelques morceaux de tissus suspendus apportaient une note un peu plus chaleureuse à cet environnement uniformément gris. Dans un recoin face au lit, une bassine et deux seaux constituaient notre seule possibilité de toilette intime quotidienne. Nous avions par ailleurs droit à une douche tous les 3 jours, que nous pouvions prendre dans les parties communes, là où se trouvaient également tous les WC à recyclage chimico-organique.

Edith vint se réfugier contre ma poitrine.

— Je suis restée avec Germain aujourd'hui... dit-elle d'une voix étranglée. Il va pas mieux... Le toubib a dit que de toute façon même la morphine lui fait plus rien !

Je ne répondis pas et me mis simplement à caresser doucement ses longs cheveux noirs.

— Mais tu te rends pas compte ! Il va mourir ! On va tous mourir dans cette saleté de trou à rat !

Elle se leva brusquement vers le coin du mur suintant, la tête entre les mains, en sanglotant doucement. Je la rejoignis pour la serrer entre mes bras. La cloche se mit à tinter violemment.

— Télé, télé, télé ! annonçait Jordan depuis le centre de la salle commune.

Cela signifiait, comme toujours, que la télévision nationale R.T.K. allait diffuser quelques informations sur les combats « d'en haut ». C'était là notre seule source d'information officielle, en sus des images muettes de notre caméra extérieure. Tous les autres canaux de chaînes de télévision ou de radio (il y en avait auparavant des centaines) restaient désespérément muets. La quasi-totalité de la population de l'abri s'installa autour de l'écran de télévision, dans un silence absolu et attentif. Apparut alors un